

## Compte rendu

---

« GIOVANNANGELI, Daniel, *Écriture et répétition* »

Guy Bouchard

*Laval théologique et philosophique*, vol. 37, n° 3, 1981, p. 368-369.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/705881ar>

DOI: 10.7202/705881ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

linguistique ou à une philosophie du langage qui feraient de celui-ci leur objet ou leur thème » (p. 99). Autrement dit, « c'est de la philosophie du langage comme *prima philosophia* qu'il devrait dorénavant être question » (p. 99). Par rapport à une telle question, et l'herméneutique et la grammatologie restent en retrait.

Avec le troisième chapitre on aborde la problématique de la dernière instance et de la philosophie fondamentale en soulevant la question de la différence entre la Différance et les différences. Mais comme Gadamer a esquivé la portée spéculative de cette question, l'Auteur lui substitue, à titre de porte-couleurs de l'herméneutique, Heidegger. Il s'agit « de présenter successivement la détermination métaphysique de la différence (telle du moins qu'elle apparaît à travers l'interprétation heideggérienne), la tentative heideggérienne de déterminer de manière non-métaphysique cette différence (et par là, de fonder la possibilité d'un *logos* proprement herméneutique, comme lecture de la différence), enfin la pensée derridienne » (p. 114). Celle-ci, produisant une différence qui n'est ni un mot ni un concept, ni un motif ni un thème, mais une configuration de concepts qui ne s'expose pas et ne peut être approchée que par des « remarques », sollicite la notion de vérité : « La pensée de la différence se passe de la vérité comme de l'illusion. Elle nous installe dans l'*allusion* sans fond et sans fin. Bien entendu, il faut encore la vérité, mais la vérité ne s'impose plus, elle n'est plus affaire de *thesis*, de position. Autrement dit, elle devient *indécidable*, comme le sont tous les autres concepts qui différencient provisoirement la différence. La différence neutralise la vérité » (p. 130). Et elle pointe « par delà de l'essence » mais, à ce sujet, le dépassement derridien de la problématique heideggérienne est aussi balbutiant que celle-ci.

Chapitre quatre : *Programmes*. Dans la foulée de la différence, qu'est-ce, maintenant, que la philosophie, tant du point de vue de l'herméneutique que de la perspective grammatologique ? Question essentielle, spéculative, critique, destinale, question où il y va de l'attitude, du « geste de la pensée ». S'interrogeant d'abord sur « le concept de limite et la limite du concept », l'Auteur met en évidence le concept de finitude pour l'herméneutique et celui de marge pour la grammatologie. Celle-là est ensuite caractérisée par la médiation et la réduction au sens celle-ci, par la déconstruction et la réduction au sens. Une dernière section pose la question du rapport de l'herméneutique et de la grammatologie au marxisme :

« arrive un temps où il faut quitter le texte pour retrouver l'histoire réelle et ses conflits réels, où il faut cesser de lire fût-ce pour déconstruire » (p. 172).

Restent encore les questions de méthode, que soulève le dernier chapitre. Il s'agit de savoir quels modèles permettent à l'herméneutique et à la grammatologie de penser l'interprétation des textes philosophiques. Or qu'il s'agisse de l'objet de l'interprétation, de ses protagonistes (auteur et lecteur), de sa référence ou de la tâche interprétative elle-même, herméneutique et grammatologie restent encore une fois radicalement opposées.

En épilogue, l'événement refait surface. Sans pouvoir s'abandonner à la grammatologie, dont il n'a éprouvé la fascination que pour finalement échapper à son vertige intertextuel, l'Auteur, ne pouvant non plus en revenir à une herméneutique qui, tout au long de son itinéraire, est apparue par trop naïve (et on peut se demander, ici, si Gadamer était vraiment le meilleur représentant de cette stratégie, puisque la grammatologie, toute plurielle qu'elle soit, n'a qu'un seul porte-parole attitré, alors que l'herméneutique disposait de ressources plus imprégnées de la problématique adverse : par exemple, Ricoeur), — l'Auteur, donc, s'oriente vers un nouveau temps de la philosophie, où « elle s'oblige à approfondir pour elle-même, le sens de la différence, pour retrouver à nouveaux frais la question de l'essence » (p. 222). Mais revenons en deça de cet événement et concluons que pour chacun d'entre nous qui refera ce parcours, « il y aura toujours des questions essentielles qui nous dépasseront, des points d'interrogation que nous ne pourrions pas transformer en points d'exclamation. Ce qui importe, c'est de se rendre compte de la transformation que subissent ces questions lorsqu'on tente de les affronter — la manière dont notre propre pensée se transforme au contact de ces questions » (p. 215).

Guy BOUCHARD

Daniel GIOVANNANGELI, *Écriture et répétition*, Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. 10/18 n. 1350, Série « Esthétique » ; 1979, 172 p.

L'ouvrage se présente comme une « approche de Derrida », dont on parcourt la pensée « en la faisant elle-même circuler dans le champ de la pensée contemporaine » (p. 7). La question fondamentale est celle du sens telle qu'elle est (entre)prise

dans le débat de la phénoménologie et du structuralisme, dont on se propose de dépasser l'opposition parce qu'à sa source, chez Saussure comme chez Husserl, règne la même suprématie du langage parlé que dénonce Derrida. Le point de convergence des cinq études que rassemble le volume est « le champ exemplaire de l'esthétique ».

Un premier chapitre interroge les rapports entre Derrida et Husserl. Partant de la façon dont Husserl détermine le sens comme intériorité, consacrant ainsi le privilège philosophique de la pensée et de la voix, l'Auteur s'attarde à l'analyse derridienne de la notion de représentation chez Husserl, puis au lieu esquissé par ce dernier entre l'idéalité des formations linguistiques et celle des formations esthétiques, pour déboucher finalement sur la conception derridienne de l'esthétique : « Le travail de Derrida, en dernier ressort, aurait pu se définir comme un essai sur l'origine. Origine de la géométrie, origine des langues, origine de l'œuvre d'art : thèmes de réflexions fameuses avec lesquelles il lui aura fallu se confronter. Et le fil rouge de cette investigation nous aura semblé celui-ci : à l'origine est la répétition » (p. 51).

Non moins important que son rapport à Husserl, le lien entre Derrida et Heidegger est esquissé en forme d'écart : « Voici Heidegger poussé à son comble, pris au mot, repris dans le *logos*, et par là renvoyé lui-même à cette pensée de la présence qu'il met en question » (p. 75) : en d'autres termes, Heidegger lui-même appartiendrait, partiellement au moins, à cette époque du logocentrisme qui, selon Derrida, caractérise la métaphysique occidentale.

Le troisième chapitre est consacré à la phénoménologie de Mikel Dufrenne. Partant de l'hypothèse qu'une « réflexion sur l'esthétique phénoménologique devrait rejaillir sur une méthode qui se déploie dans le climat de fiction consécutif à l'épochè » (p. 82), on montre comment l'œuvre de Dufrenne « éclaire, sous l'angle particulier de la présence esthétique, le primat de la présence en général » (p. 83). Cette démonstration permet de confronter la position du phénoménologue à celle de Derrida, puis de mettre en doute le privilège de la présence.

Le chapitre suivant est consacré à la philosophie de l'art de Lévi-Strauss. On rappelle l'opposition entre celui-ci et Ricoeur, opposition méthodologique qui se joue sur le fond d'une présupposition commune, la séparation entre sociétés sans écriture analysables structuralement, et sociétés écrivantes appelant une reprise sémantique de leurs mythes. On rappelle ensuite la

critique derridienne de Lévi-Strauss, axée précisément sur ce concept d'écriture, puis on s'interroge sur les rapports entre esthétique et écriture chez Lévi-Strauss : « il semble que Lévi-Strauss puisse malaisément échapper à une présence insistante de l'écriture, puisqu'il marque par ailleurs la séparation de l'art d'avec la nature (l'objet à représenter), autrement dit, son caractère de création culturelle » (p. 120).

Le dernier chapitre quitte la périphérie et, dans la foulée de François Wahl, se rapproche du centre de la pensée de Derrida : si celui-ci conserve une prémisse phénoménologique, et si la phénoménologie est philosophie de la représentation, comment Derrida, identifiant la différence à la représentation, échappera-t-il à la vocation de contenu présent de celle-ci, et partant à la figuration, au psychisme, à la conscience ? L'Auteur sape le fondement de cette question en prétendant que la phénoménologie esquivait par sa méthode, si l'on y reconnaît une priorité de la réduction, le reproche précité. Sa démarche fait jouer les concepts d'analogie, de code, d'(archi-)écriture, de différence et de littérature.

En conclusion, l'Auteur précise que la perspective qu'il a adoptée « puise moins son originalité dans la nouveauté d'opinions inédites que dans le projet de passer outre à certains clivages généralement convenus » (p. 101). Toutes ses analyses ont touché « la question du sens comme idéalité itérable » (p. 162). Sens, reprise du sens, interprétation : à cette démarche s'est objecté Foucault. Que Derrida, mais avec prudence, renvoie à la problématique structuraliste, pour, quant à lui, en appeler, à propos de l'idée d'unité de sens d'une tradition, à la notion d'*indécidable*. Mais alors, ne faudra-t-il pas « convenir (...) de l'enracinement dans l'idéal phénoménologique d'une stratégie qui, comme la science, recourt désormais, quoiqu'analogiquement [*sic*] et par provision, à la notion d'*indécidable* » (p. 171) ?

On aura compris qu'à ceux qui connaissent déjà Derrida, Husserl, Heidegger, Dufrenne et Lévi-Strauss (pour nous en tenir aux principaux), un tel ouvrage pourra suggérer des rapprochements et des possibilités de dépassements intéressants. Aux autres, s'abstenir.

Guy BOUCHARD

Florent GABORIAU, Hans Küng, *Problèmes posés*. Collection « Avec » ; Paris, FAC, 1980, (14 × 21 cm), 83 pages.